

En quête de l'identité européenne *Udo Herrmannstorfer*

Eu égards aux phénomènes de crise économiques, politiques et culturels en Europe, s'éveillent des interrogations au sujet de l'aiguillage du futur européen :

- Réussira-t-on à circonscrire seulement la crise économique si les politiques financières, sociales et économiques sont coordonnées ?
- Comment le processus de Bologne agit-il sur la situation culturelle de l'Europe ?
- Des pays doivent-ils sortir de l'Union monétaire ?
- L'Europe à venir doit-elle devenir un État supra-ordonné ou bien une confédération.

L'élaboration de telles tâches d'organisation mène à des interrogations encore plus profondes : *Dans quelle direction l'Europe est-elle censée se développer et surtout, qu'est-ce qui est encore « européen » ? Que peut être et devenir l'Europe ?* Avec cette dernière question, il ne s'agit pas d'utopie ou d'idéal abstrait, mais au contraire, de la connaissance du potentiel réel de l'Europe. Que peut produire l'Europe lorsqu'elle se comprend elle-même correctement et appréhende ses missions ?

Qu'est-ce qui est particulier à l'Europe ?

Que l'on se ressente comme Européens, plus étroitement apparentés aux États voisins qu'aux autres États, est une part de réalité. Pourtant, il est en même temps important de caractériser la différence entre les peuples isolés. Avant la première Guerre mondiale déjà, en effet, Rudolf Steiner parlait de l'ancienne exigence du « connais-toi toi-même » et de son complément par ce « qu'on peut désigner comme la connaissance du soi de l'esprit de son peuple ».¹ Cette déclaration se tenait, pour lui, dans la connexion la plus étroite avec sa conception que l'ère de l'État national en était arrivée à sa fin. La teneur en est : prenez avec vous la substance, que vous avez acquise dans les divers domaines et unissez-le au quelque chose de nouveau qui relève de l'humanité en tant que telle !

C'est le contraire qui surgit : le 20^{ème} siècle mena à la fondation d'une multitude d'États nationaux. À l'exemple aussi de l'Ukraine d'aujourd'hui, nous voyons bien que le temps des États nationaux est dépassé, que les problèmes sociaux par l'État national ne se laissent plus résoudre. L'attitude qui consiste à dire — « C'est ce qui est à nous, qui fait ce que nous sommes ! » — ne réunit pas les êtres humains, mais au contraire les sépare.

À la signature de l'Europe appartient l'ouverture croissante à l'évolution. C'est une chance, mais en même temps aussi la cause originelle d'une incertitude fondamentale, comme nous n'en rencontrons pas dans des cultures plus primitives. Aucune tradition, aucune instance spirituelle d'autorité, ne nous dit plus désormais comment nous pouvons aller plus loin. Cela dépend du changement dramatique qui s'accomplit justement : le Je humain, historiquement d'abord dans l'espace européen, s'éveilla à lui-même et à son rôle social. Comme de petits enfants qui disent « vouloir faire tout seuls », nous prenons nous-mêmes en main notre vie — avec impétuosité et sans toujours réfléchir. Comme les enfants, nous percevons ce désir de l'intérieur, plus personne ne doit nous le fournir de l'extérieur.

Au plan linguistique déjà, il est difficile de dire d'où provient le concept « Europe ». Il fut parfois traduit par « continent ténébreux » [à cause de ses forêts, dit-on, *ndt*]. L'Europe récente débuta effectivement avec un puissant enténébrement spirituel : l'ancienne direction spirituelle s'en est

¹ Rudolf Steiner, *La mission d'âmes des peuples particulières dans le contexte de la mythologie germano-nordique* (1917), GA 121, Dornach 1982, p.17. Dans le contexte il y est précisé que « les destinées prochaines de l'humanité, dans une mesure bien plus haute, que ce n'était le cas jusqu'à présent, convergeront vers une mission d'humanité commune. Mais à cette mission commune, les ressortissants des divers peuples ne pourront ensuite produire leur contribution libre et concrète, que s'ils ont, avant toute chose, une compréhension pour leur esprit de peuple, une compréhension pour ce que l'on pourrait appeler la connaissance du soi de l'esprit de son peuple. »

allée à sa perte et à présent, nous nous trouvons devant la question de comment trouver des vertus capables de nous orienter pour continuer d'évoluer d'une manière nouvelle. Cela s'accompagne d'une grande désorientation, du réveil d'antiques forces ayant survécues, de l'émergence de nouvelles dispositions à s'interroger — tout cela se reflète aussi dans le social —. C'est carrément dans ce domaine qu'un nouveau positionnement est d'une nécessité urgente et qu'il est impossible, d'en revenir à l'ancien. Cette nécessité de renouveau est une caractéristique pour l'Europe.

La prise de référence de l'histoire universelle à l'époque d'avant et d'après le Christ, indique d'une manière émouvante la césure entre l'avant et l'après de la naissance du Je : le monde devient autre au moment où l'être humain s'éveille en lui-même et ne suit plus aveuglément des ordonnancements, lois et conseils.

Qu'a-t-on en tête avec l'Europe ?

Dans ce moment-ci, l'UE est mise au même rang que l'Europe. Or l'Europe n'est, au sens exact, qu'une idée archétype vivante. Toutes les formes sociales existantes en ce moment ne sont que des formes d'apparitions, qui sont comme insérées, nichées, dans des données géographiques. Mais cela ne justifie pas pour déclarer européen tout ce qui se produit en Europe. Ce serait comme si nous déclarions tout ce que nous faisons nous-mêmes, comme relevant du Je et libre, alors même que dans notre action en vérité nous sommes poussés.

L'archétype n'est jamais identique à la forme d'apparition. La vertu conformante, qui en vient ainsi à s'y exprimer, c'est ce qui est déterminant. Ces possibilités de conférer la forme se trouvent comme à l'arrière-plan. Des archétypes ne sont ni des abstractions ni des illustrations, mais au contraire, des vertus actives, agissantes qui, dans notre cas, sont en situation d'accorder sans cesse aux divers phénomènes un caractère européen. Nous devons pour cette raison nous éveiller à cette grande interrogation :

- Ce qui apparaît, est-il en harmonie avec l'archétype ou pas ?
- Ce que nous faisons s'harmonise-t-il avec ce que nous sommes encore censés devenir
- En quoi remarque-t-on que les développements vont dans la bonne direction ?

Les divergences entre l'archétype² et les formes d'apparition, existeront toujours, car aucune ne peut exprimer la totalité originelle archétype — la direction est décisive.

À cette UE en tant que forme d'apparition actuelle de l'Europe, les esprits se scindent : les uns disent, que l'on devrait s'y rattacher parce que cette forme d'apparition est bien là une fois pour toutes, bien présente. Les autres s'y opposent d'une manière très critique et déplorent que ce qui est devenu ainsi concret n'a absolument plus rien à faire avec l'idée d'Europe. En considération de cette « scission », nous devons nous garder de réduire la totalité du processus à la question de savoir si l'on est pour ou contre et si ce qui est existant apparaît déjà suffisant ou pas. Une telle réduction est inféconde, en effet, et ne nous mène pas loin. Mais cela veut dire aussi que nous ne devons pas non plus transfigurer l'UE, en l'approuvant en totalité, seulement parce que ceci ou cela est déjà réussi.

En tout, il est important de prendre conscience que nous n'en avons pas fini avec ce que nous pouvons dire par C'est l'Europe ! Nous devons bien plus nous efforcer à adopter une attitude d'écoute :

² **Archétype** : 1. Modèle sur lequel se fait un ouvrage. La trinité est l'archétype, ou, si l'on veut, sa divine charpente. (*Chateaub.* Génie. I, 3. Pense-t-on qu'il compare son archétype à deux individus ? *J.J. Rouss.* Orig. 1.

2. *Adj.* Les idées archétypes de Platon, idées, formes, modèles qui, étant de toute éternité dans le sein de Dieu, ont déterminé toutes les conditions de l'univers. Ce monde, suivant Platon, était composé d'idées archétypes qui demeureraient toujours au fond du cerveau, *Volt.* Phil. III, 197. Toutes les causes séminales et formes archétypes étant véritablement en Dieu, *id.* Mœurs, 134. 3. Terme de monnaie. Étalon primitif des poids et mesure. Vieilli en ce sens (*Littre* I, p.278). *ndt*

- Où retentit l'Europe, où résonne-t-elle, en quel endroit est-elle « accordée » ?

Conformer au lieu de déplorer

Voici 200 ans, les êtres humains émigraient lorsque, dans leur pays natal, ils ne se plaisaient plus. Il y avait assez de place dans le monde pour ce faire — de nombreuses cultures furent ainsi transplantées. Aujourd'hui, il n'y a plus de place.

Pourtant où sommes-nous censés aller, si l'UE n'est plus assez bonne pour nous ?

Quelque chose d'autre doit donc surgir à la place de l'émigration, la possibilité d'une sorte de processus d'émigration intérieure : métamorphoser le droit d'émigrer, cela veut dire tenter de combler l'espace de conformation existant avec ce qu'on aimerait volontiers avoir à sa place, parce qu'on le tient pour plus harmonieux et donc ne pas se lamenter mais, au contraire, devenir actifs et configurer là où cela est possible. La métamorphose du droit en résistance consiste à faire valoir ce qui naît de neuf, et donc non pas à être contre les autres, mais au contraire, d'être pour quelque chose d'autre.

Bien sûr nous devons développer les techniques sociales pour cela, des techniques qui laissent naître de tels espaces et qui rendent possible que des êtres humains ne soient plus simplement condamnés à « faire avec » : mais au contraire, puissent emprunter d'autres voies à partir de leur travail le plus intime et de leur conscience morale, pour instaurer d'une autre manière l'harmonie. C'est l'un de défis devant lequel nous nous trouvons.

Qu'en cet endroit il soit tout d'abord référé brièvement au problème sérieux des minorités. Être minoritaire, aujourd'hui, c'est être plus ciblé et plus adhérent à sa volonté, que d'autres. La minorité ne se trouve plus dans le courant dominant, mais au contraire au-dessus. En outre il est aujourd'hui particulièrement important de pénétrer plus profondément dans les choses, que le fait le courant dominant. Et il n'est pas convenable que des minorités, de quelques genres qu'elles soient n'aient rien à dire à la longue, parce que la majorité existe déjà, laquelle a d'autres représentations. Des minorités ne peuvent sortir pourtant de cette position de blocage qu'en ouvrant la porte et en prenant l'initiative et ainsi elles en viennent à leur droit — et avec cela en même temps quelque chose est apporté à la totalité sociale, alors qu'une majorité n'est souvent pas en situation de produire cela. Le droit d'initiative est en même temps la plus grande protection des minorités.

Un Je qui se déploie lui-même

Il est sans cesse émouvant de suivre à partir de quel héritage le Je qui se rend remarquable au sein de la vie sociale, parvient à s'en sortir en luttant ; comment pour ainsi dire, la totalité de l'humanité a contribué à rendre possible aujourd'hui cette situation ; comment en Grèce ou Rome, le Je fut préparé — il n'est pas encore « présent », mais jette ses lueurs prémonitoires — jusqu'à ce qu'arrive Sa grande irruption dans l'époque de l'âme de conscience. Depuis nous tentons d'en faire apparaître tout le potentiel.

Le Tournant « d'avant le Je à après le Je », ne réussit que si ce qui a agi auparavant, en tant que vertu divine donnant la direction, entre à présent et s'unit à l'être humain, lequel, d'un autre côté, avec l'évolution de son Je, se retrouve comme isolé du monde spirituel. Cette pénétration devient possible par l'acte du Christ.

C'est pourquoi on a toujours relié directement le thème Europe avec le concept d'Occident chrétien. En ce moment le terme est plutôt mal vu, pour beaucoup, c'est un peu comique, religieux, pathétique, considérable ou plus encore. Mais ce que l'on veut dire ici, c'est que le Je, qui « s'intronise » ressent cela qu'il doit se déployer lui-même et ne peut simplement en rester à la première lueur de la conscience de soi. Il doit d'abord démontrer qu'il est en situation d'être porteur de l'impulsion désignée, à savoir qu'il n'est pas seulement un ego, qui s'étend, presse et met en

danger son monde environnant en devenant un acteur potentiel. Il doit répondre activement à la question de savoir comment on cultive le vertu du Je, de sorte qu'elle puisse devenir porteuse — « *Christopherus* » — d'un idéal plus élevé. Quand nous réfléchissons à toute la souffrance des peuples des autres continents qu'a provoquée l'Europe, nous voyons que nous n'avons pas encore réellement réussi cette épreuve.

L'Europe ne se laisse pas imaginer. Elle ne peut que se développer, tandis que les êtres humains se développent eux-mêmes. Deux évolutions doivent, par conséquent, se dérouler en venant à la rencontre l'une de l'autre : le Je, qui brille déjà et veut s'impliquer en travaillant dans la totalité des contextes sociaux, qui compte avec cette vertu-Je et construit même sur elle.

Nouvelle caractéristique de l'Europe

Un critère pour le réveil de la chose européenne serait que ce qui se joue entre les êtres humains ne soient plus rattaché aux anciens rôles et structures, mais au contraire lorsqu'en en vient à des rencontres de Je à Je — à une rencontre entre les êtres humains au degré le plus élevé du terme. Sous cet aspect, on peut rencontrer dans le monde entier de nombreux êtres humains qui sont européens à partir, et de par, leur attitude d'âme et d'esprit, indépendamment de leur couleur de peau et de leur nation.

Vue ainsi, il n'est pas juste de dire que l'Europe se trouve en Europe. Car l'Europe fonde une culture qui franchit les frontières régionales et nationales. Cela se produit en de nombreux endroits dans le monde. L'héritage que nous recueillons, nous devons le cultiver et le développer d'une manière particulière : nous le plaçons dans le monde et nous nous chargeons de la responsabilité de savoir nous en servir.

Le Je qui se met debout et devient conscient de lui-même, n'est plus seulement membre d'un collectif. C'est pourquoi la question se pose de la manière de s'y prendre avec l'État et avec la Société, qui étaient les conservateurs des vertus collectives jusqu'à présent. Dans l'État le chancelier-[président, *ndt*] détermine les orientations de la politique. En Europe, ce qui veut devenir, cela ne va plus de soi. Car aucun Je ne se trouve au-dessus des autres. Les anciennes règles, selon lesquelles, l'un prescrivait à l'autre ce qui était à faire, ne valent plus. La vie sociale requiert d'autres critères de la collaboration d'ensemble. L'Europe ne doit même plus du tout continuer de grandir sous ses anciennes formes. Faire de l'Europe un État, sous l'emprunt de structures anciennes, est une entrave à l'idée d'Europe, nous devons à l'inverse nous demander :

- Comment la forme doit-elle se modifier de sorte que le Je puisse accepter aussi l'attitude morale consciente qu'il veut observer.

Être-Je ne signifie pas simplement, être comme on est. Être-Je veut dire rendre justice aux choses, et donc de pas répandre ses propres préjugés du penser, ne pas laisser courir librement ses émotions, ne pas donner d'espace illimité à ses propres desseins. Le roi composite que nous sommes, pour parler selon le conte de Goethe, n'est pas apte à entrer dans le temps nouveau. Il était une partie du passé de ce que nous sommes devenus. C'est-à-dire que nous avons tout en nous, de ce qui adhère au Je et relève de l'égoïsme, comme des États renferment beaucoup de choses en eux. Mais si l'on veut aller au-delà de ce point, on doit faire quelque chose sur soi : les préjugés ne tombent pas d'eux-mêmes, les émotions se s'évanouissent pas toutes seules, les desseins ne se résolvent pas tous seuls non plus. Nous devons prendre en main autrement notre vie d'âme, constamment, dans le quotidien.

Ce n'est pas une question philosophique. Partout nous rencontrons d'autres êtres humains et nous devons apprendre une nouvelle manière de nous y prendre ensemble, nous devons découvrir ce qui, quand et comment, est à dire. Ces sujets frappent d'une manière permanente à notre porte au

quotidien, nous ne pouvons pas nous en libérer. C'est la « chute dans le moderne », laquelle remplace le « sommeil social » régnant dans les anciennes formes du vivre ensemble.

Changement indispensable et ses conséquences

Nous pouvons tout prosaïquement observer en nous-mêmes comment l'âme, qui jusqu'à présent se sentait typiquement bien, perd son assurance et son ancienne spontanéité, lorsqu'elle veut en venir à se mettre d'accord avec les autres. Il devient alors évident que nous ne pouvons pas rester comme nous sommes. La seule et unique sentence, que l'on ne peut pas utiliser sur soi-même, c'est : je suis ainsi que je suis. On ne peut utiliser cela qu'en référence à autrui, que l'on doit accepter, tel qu'il est ! En tout il devient évident, que dans l'époque nouvelle on ne peut plus faire de faux pas comment autrefois — d'autres critères surgissent.

Si l'on tente toutefois d'avancer dans le présent sans être changé, on engendre alors la tendance normalisatrice telle que, par exemple, celle des instructions bureaucratiques. Elles sont comme une sorte de réponse à l'incapacité des êtres humains participants. Nous devons donc d'abord acquérir l'espace de configuration pour le Je.

Nous sommes sur le point d'abandonner la vieille socialité, de franchir les limites du collectif ancien. On ne s'identifie plus comme auparavant au collectif ancien, cette identification n'est plus raccordée d'avance « en série ». On peut certes malgré tout trouver juste maintes choses et se bien tenir, mais pas automatiquement : ses desseins, ses intentions on doit se les former soi-mêmes activement à présent, plus seulement accepter ce qui est donné d'avance et se soumettre aux règles. Même dans le social nous avons à faire avec « un roi composite ». Tout est congloméré dans une sorte d'unité, c'est pourquoi R. Steiner parlait aussi d'État unitaire ».

Si cet État ne veut pas se métamorphoser, alors il doit de son côté rechercher plus de stabilité, de pouvoir et de vertu à développer. Nous pouvons observer comment cela se produit depuis des décennies, à l'exemple de l'éducation-formation : car l'État n'a pas seulement sauver l'éducation des serres de l'ancienne religion, car il ne l'a bien contraire toujours agrippé de ses mains. Tendanciellement, il fait de lui-même le but de la formation. Il ne s'agit plus de la formation de l'être humain, mais au contraire de sa formation pour certains objectifs — au sens de la question de ce que l'Europe a besoin pour être une puissance mondiale. Cela représente une profanation du Je, lorsque nous forçons trop tôt la formation pour ce genre d'opportunités.

Une réponse européenne encourageant le développement du Je, ne plus jamais soumettre la formation à un but extérieur, mais au contraire, l'orienter réellement, pour la première fois au monde, sur le développement de l'être humain qui ne part pas de la matière ou de la didactique mais s'oriente au contraire sur le développement de l'enfant. Il s'agit d'une nouvelle orientation de la formation basée sur la question du comment l'être humain devient un être humain et pas du tout de comment l'instrumentaliser, socialement ou économiquement, au moyen de didactiques étudiées avec subtilité. Pour que le nouveau advienne, il est important que l'être humain ne soit plus bousculé comme une quille par la communauté, mais qu'au contraire, il se choisisse lui-même son lieu. Pour être principalement en situation de cela, nous devons, en tant que pédagogues, guider l'être humain à grandir de manière telle dans le monde qu'il devienne éveillé et sensible à cette exigence ; qu'il puisse le concevoir et y prendre part. Toute cela est à la condition préalable qu'il puisse aussi y trouver place.

Empiètement de l'État et de l'économie

L'état a empiété bien trop loin dans la vie spirituelle et continue de s'y étendre sans cesse — à une époque où ceci n'a principalement plus de justification.

L'économie s'est pareillement transformée dans l'époque récente : elle représente le pôle opposé à la vie de l'esprit, là où tout doit de transformer par la question de la liberté, par l'individualisation. La vie économique devient globale, une répartition du travail et un travail

ensemble, au niveau mondial sont annoncés. La division du travail est un phénomène humanitaire, concernant tous les êtres humains : point-Je et pôle humanité s'opposent ainsi l'un l'autre et se conditionnent mutuellement en même temps.

L'État d'aujourd'hui, en tant que représentant de la vue juridique, se tient à la disposition des énergies économiques, au lieu de les maîtriser ; L'UE est effectivement en premier lieu une institution économique. La grande divergence entre Pauvres et Riches dépend du fait que des dispositions juridiques essentielles ont été soumises et le sont toujours aux conditions de l'économie de marché fondées sur l'égoïsme.

Si le Je veut entrer dans son droit, il doit aussi entrer dans le droit d'autrui. Dans l'économie cela signifierait un travail les uns pour les autres et pas que l'on puisse s'approprier ce droit. La plupart des gens n'éprouvent tout simplement pas l'injustice de cela, parce qu'ils font tous cela et sont eux-même aussi embourbés au beau milieu de tout cela.

De deux côtés avons donc à faire à une « dislocation » à l'intérieur de l'organisme social qui y apporte la dysharmonie et ne consonne pas avec ce que l'Europe veut réellement devenir :

1. L'économie se sert outre mesure de la vie juridique en visant très fortement l'ego — la question du l'un pour l'autre n'y existe pas du tout, en tant que volonté individuelle, mais au contraire seulement sous une forme abstraite, tandis que nous affirmons que la division du travail mènerait à ce que chacun travaillât pour autrui — mais il n'y a pas encore dans l'économie, et cela depuis longtemps, aucun sentiment sincère d'un tel partage réel du travail. Or de telles formulations générales ne mènent justement pas plus loin.
- 2.
3. La vie juridique elle-même, l'État, se mêle beaucoup trop de son côté et intervient trop loin dans la sphère de liberté du Je et il y opprime le droit qu'il devrait en vérité protéger :

Il en résulte donc les deux missions centrales d'une Europe en devenir :

- Comment la vie spirituelle peut-elle se libérer, à savoir se rendre libre des autres intérêts, en dehors de celui de se trouver simplement à la disposition de l'être humain ?
- Comment faire pour organiser l'économie à partir d'un authentique travail ensemble ?

Dissonances à l'entour de la gestion directe

Si, devant cet arrière plan, nous examinons l'Europe en ce qui concerne ce qu'elle est censée devenir, il est évident que l'organisme social doit être reconstruit de neuf.

- Si cependant ceci ne peut pas venir de l'État — comment cela doit-il donc se réaliser ?

Le concept de gestion direct convient à cela ou bien encore celui de responsabilité directe — les deux concepts sont en effet très proches l'un de l'autre. Avec la gestion directe, il n'est pas question de bureaucratie, mais il est question d'être responsable. La gestion directe, peu importe dans quel domaine, est pourtant tout autre qu'allant de soi.

Pour cela une paire d'exemples :

- En Suisse il y a l'exigence, du côté des autorités, que dans la gestion directe le stratégique et l'opérationnel soit travaillés de manière séparée. La plupart des gens ne conçoivent pas ce que cela veut dire. Toute institution, peu importe laquelle, doit avoir une forme juridique et un organe qui la représente. Cet organe, qui a une responsabilité d'organisation, ne doit pas être représenté par une personne simultanément active dans l'institution. Celui qui est actif passe en effet pour avoir un parti pris. C'est la raison pour laquelle des non-participants [non

impliqués, cela dépend aussi, *ndt*] doivent se charger de cette fonction. Celui qui en conséquence est opérationnellement actif ne peut plus être responsable, tandis que la responsabilité est prise par des gens qui n'ont vraiment rien à faire avec cela, parce qu'eux seulement sont présumés objectifs !

Ainsi surgit le concept d'*autonomie partielle* librement tiré la devise : quand on a posé la clôture autour du jardin, on peut garantir la liberté des gens à l'intérieur de ces frontières. La chose bouleversante, c'est qu'il n'existe pas un seul foyer anthroposophique, où l'on ne soit pas désormais obligés de fonctionner de cette manière. Dans le conseil de fondation d'un foyer anthroposophique, il est fréquent que ne siège plus aucun anthroposophe et on y prend même, ensuite, la résolution qu'aucun anthroposophe ne soit plus autorisé désormais à en diriger les affaires. La plupart des gens trouvent normal quelque chose comme cela !

- Un autre axiome, souvent cité à la teneur suivante : Qui paye, ordonne ! Avec cela, il s'agit du même thème. Le paiement est fréquemment associé dans la vie sociale à l'attitude : si nous payons déjà, nous voulons aussi décider avec.
- Il existe une tendance à éliminer le don avec la raison que le don n'est pas réellement d'utilité publique, parce que celui qui donne en retire toujours quelque chose lui-même. Le don serait carrément quelque chose de non-autorisé, parce qu'il signifie renoncer librement à une perspective de gain.

Avec tout cela il est temps que nous sonnions le tocsin [comme lors d'une déclaration de guerre, on y est bientôt tout juste comme pour celle d'il y a tout juste cent ans ! *ndt*]. Nous devons percevoir la dissonance par rapport à l'idée européenne qui repose dans de telles exigences. Mais on remarque à ses exemples aussi que depuis longtemps et souvent sans qu'on s'en aperçoive, une confrontation autour de ces questions s'est bel et bien enflammée.

Auxiliaires d'évolution de l'être humain

Ce qui apparaît ici à la surface ne dépend pas seulement de l'incapacité courante du Je à s'arranger avec lui-même. Le « Ô homme, connais-toi toi-même ! » est aujourd'hui réellement vécu par la plupart des gens. Avec cela, est relié en même temps le fait que dans le moment où le Je commence à entrer dans la sphère de liberté, d'autres forces, qui étaient jusque-là ordonnées ou subordonnées sont libérées. Deux vertus/énergies principales³ servaient dans le passé en définitive toujours l'évolution humaine.

- La première vertu, celle « luciférienne », fut autrefois une auxiliaire d'évolution pour nous, en nous donnant la conscience de soi. Son caractère avait cependant un trait autoritaire. Cette vertu nous a permis d'en venir à des connaissances que nous n'acquérons pas nous-mêmes mais revendiquons seulement. Aujourd'hui, Lucifer est l'inspirateur lorsqu'il s'agit toujours de nouvelles règles éthiques, lors de revendications de surenchères, lors d'ordonnements éthiques qui ne sont pas chauffés à blanc par le Je humain, mais sont simplement posées — presque de l'éthique sur ordre.
- La seconde vertu, celle « ahrimanienne », nous vint aussi en aide dans l'évolution, en nous octroyant la fermeté, l'assurance et la clarté dans la conscience du monde, mais sous le renoncement à la possibilité d'un développement supérieur.

Dans le moment où le Je devient libre, ces vertus ou forces le deviennent aussi. Goethe a intuitivement deviné cela. Dans son « *Faust* » Dieu remet à *Méphisto* la responsabilité de séduire

³ Il ne peut être question d'autre chose que d'une observation impartiale et non du tout, d'un jugement de valeur en terme de bien ou de mal. Si vous voulez ; il s'agit d'un point de vue cosmique de la chose, exactement comme celui du *Faust* de Goethe. *ndt*

Faust — et annonce conformément au sens : À la fin, Tu ne le détournes jamais du droit chemin, quoique tu puisses faire pour le séduire. Ce pouvoir d'adversité est littéralement initié et invité par Dieu⁴ ! C'est exactement de cette façon qu'aujourd'hui le Je est mis à l'épreuve.

Combattre pour l'esprit conciliant du monde

En Europe, on est renvoyé à ce que les pays se réunissent. La question de savoir comment cela doit se produire, doit se trouver au point central et pas celle de savoir s'ils le font ou pas. De même, de mesquins examens attentifs pour savoir si des pays ont eu des avantages ou pas, ne sont pas convenables quand un pays se demande s'il a fait plus qu'un autre ou bien s'il veut rester dedans ou en dehors de l'UE.

De tels comptes d'apothicaires n'arrangent que celui qui ne sait pas [ou qui ne sait plus, comme la France d'aujourd'hui, *ndt*] de quoi il retourne. Si l'on sait de quoi il s'agit, alors on s'engage à fond jusqu'à la fin. On examine ce qui est à faire pour approcher le plus de l'objectif auquel on aspire. Au fait concret que l'on commence à compter [ou chipoter, *ndt*], on reconnaît aussitôt qu'une impulsion est devenue incertaine et débile. Cela se révèle en Europe, à l'issue de l'euphorie de la longue période sans guerres — ce par quoi la paix n'est précisément pas seulement l'absence de guerre [L'Allemagne a brillamment remporté la guerre économique, en effet, en l'absence et même dans la conjuration absolue réussie du nazisme (grâce, entre autre à son courage d'âme et à la *Grundgesetz*). Pourtant remplit-elle pour autant sa mission spirituelle et sociale universelle, en dehors de l'esprit gouvernant l'auteur de cet article ? *ndt*]. Il s'agit beaucoup plus de découvrir ce qui peut nous mener plus loin.

Cela ne concerne pas seulement l'Europe. Nous devons être au clair sur le fait que ce que nous pensons et ressentons en Europe, ce que nous avons édifié en culture, est devenu depuis longtemps une civilisation mondiale. Il n'y a aucune sorte de recoin de la Terre qui n'ait pas été infecté par les idées et les sensibilités européennes.

Lors du colonialisme de nombreux être moururent dans les colonies, parce qu'ils n'étaient pas armés vis-à-vis des germes des maladies étrangères [ou de l'alcool, invention arabe, certes, mais de propagation nettement européenne. *ndt*] qu'on rapportait d'Europe. Des peuples entiers furent emportés de cette manière.

D'une manière similaire, nous avons infecté le monde entier du bien idéal de l'Europe. À présent, il nous faut voir que le monde n'en est pas mort. Nous, en Europe, nous devons d'autant plus nous efforcer de découvrir comment nous devons nous y prendre dans la façon d'argumenter nos interrogations européennes, afin qu'elle deviennent universellement conciliantes.

Sozialimpulse 2/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

(Les quelques notes de traduction sont strictement sous la responsabilité du traducteur)

⁴ Le texte exact de cette « invitation » du « *Vieux Bonhomme* » qui traite cependant le Diable avec autant d'humanité (sic !), dans la bellissima traduction de Jean Malaplate, laquelle rayonne des Lumières françaises :

« Fais-en désormais ton affaire.
Détourne cet esprit de sa source première,
Mène-le, si Tu peux, en enfer avec Toi
Mais reste confondu s'il Te faut reconnaître
Qu'un homme bon, toujours, si troublé qu'il puisse être,
Demeure conscient du chemin le plus droit. » Éditions Flammarion, Paris 1984, p.34. *ndt*